



Cahiers  
de recherches  
médiévales et  
humanistes

## Cahiers de recherches médiévales et humanistes

Journal of medieval and humanistic studies  
Comptes-rendus | 2018

---

### ***Matières à débat. La notion de matiere littéraire dans la littérature médiévale, dir. Christine Ferlampin-Acher et Cătălina Gîrbea***

Lisa Sancho

---



#### **Electronic version**

URL: <http://journals.openedition.org/crm/14921>

DOI: 10.4000/crm.14921

ISSN: 2273-0893

#### **Publisher**

Classiques Garnier

#### **Electronic reference**

Lisa Sancho, « *Matières à débat. La notion de matiere littéraire dans la littérature médiévale*, dir. Christine Ferlampin-Acher et Cătălina Gîrbea », *Cahiers de recherches médiévales et humanistes* [Online], Comptes-rendus, Online since 29 November 2018, connection on 15 October 2020. URL : <http://journals.openedition.org/crm/14921> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/crm.14921>

---

This text was automatically generated on 15 October 2020.

© Cahiers de recherches médiévales et humanistes

---

# ***Matières à débat. La notion de matière littéraire dans la littérature médiévale*, dir. Christine Ferlampin-Acher et Cătălina Gîrbea**

Lisa Sancho

---

## REFERENCES

*Matières à débat. La notion de matière littéraire dans la littérature médiévale*, dir. Christine Ferlampin-Acher et Cătălina Gîrbea, Rennes, Presses universitaires de Rennes (« Interférences »), 2017, 734 p.  
ISBN 978-2-7535-5368-2

- 1 *Matières à débat* est le fruit de la publication des actes de colloques successifs s'étant tenus respectivement à Poitiers les 12 et 13 mars 2015, à Rennes les 21 et 22 mai 2015, et à Bucarest le 22 octobre 2015. La réunion dans un seul et même ouvrage de ces trois rencontres scientifiques explique la longueur du volume (presque 750 pages), qui le rend d'ailleurs parfois assez difficilement maniable et ne lui permet guère d'éviter l'écueil de quelques coquilles résiduelles. Il serait toutefois malvenu d'accorder à ces infimes imperfections une importance démesurée : non seulement les erreurs typographiques sont inévitables dans un travail d'une telle ampleur, mais encore sont-elles très largement compensées par la densité indiscutable de l'ouvrage. À cet égard, on ne peut au bout du compte que se féliciter de la parution de ces actes en un volume unique plutôt qu'en trois livres distincts ; ainsi le lecteur est-il à même de prendre connaissance d'un seul tenant de l'intégralité de la réflexion recueillie sur la notion de matière dans la littérature médiévale.

- 2 La publication de *Matières à débat* intervient dans un contexte académique et scientifique marqué par un intérêt renouvelé depuis quelques années pour la question des genres, des matières, des sources qui font régulièrement l'objet du travail des médiévistes. Citons seulement, en guise d'exemples, les deux ouvrages suivants : d'une part, *Les Genres au Moyen Âge. La question de l'hétérogénéité*<sup>1</sup> et, d'autre part, *Les Genres littéraires en question au Moyen Âge*<sup>2</sup>. Toutefois, on mesure, à la seule lecture du titre de ces recueils d'articles, combien les récentes investigations se sont surtout concentrées sur les genres littéraires. Et si des études ponctuelles ont pu être menées autour de la notion de matière – en particulier sous l'angle de l'esthétique<sup>3</sup> –, force est de reconnaître qu'elles sont d'une part moins nombreuses que celles consacrées aux genres, et que toutes adoptent d'autre part le même postulat : celui de « l'importance et [de] la pertinence de la notion de "matière" pour toute étude sur la poétique médiévale » (p. 8).
- 3 Aussi, l'un des intérêts majeurs de l'ouvrage réside-t-il dans ce constat que certains fondements de la réflexion des médiévistes – et en particulier la (peut-être trop) célèbre classification des matières de Jean Bodel<sup>4</sup> qui constitue la principale source sur laquelle s'appuient les universitaires pour justifier l'importance qu'ils confèrent à la notion – n'ont jamais réellement été questionnés, mais se sont néanmoins imposés telles des références incontournables. Les coordinatrices de l'ouvrage dressent ainsi ce diagnostic lucide : « la "matière" a été adoptée avec/par facilité par les critiques modernes : [...] elle semble néanmoins faire partie de ces notions que l'on transpose, parfois paresseusement, grâce à des italiques ou des guillemets, pour rendre compte de l'altérité médiévale sans pour autant l'exploiter véritablement ou la cerner rigoureusement » (p. 22). Or, comme chacun sait, cette tripartition bodélienne, quoique commode sur le plan épistémologique, n'en demeure pas moins assez insatisfaisante en raison de sa dimension à la fois restrictive et fortement idéologique. Par conséquent, Christine Ferlampin-Acher et Cătălina Gîrbea se refusent à ériger la notion de matière au rang de « cadre conceptuel » pertinent pour les études médiévales (p. 22), mais se proposent en revanche de l'interroger en profondeur.
- 4 C'est là tout l'enjeu des quarante-deux articles qui composent le recueil. Quatre observations servent de point de départ à l'ensemble de la réflexion : 1. « la fréquence de l'emploi littéraire de "matière" » ; 2. « l'engagement métaphorique du terme dans ses emplois poétiques » ; 3. « la vogue du classement bodélien et les problèmes qu'il pose » ; 4. « la facilité un peu désinvolte avec laquelle les études contemporaines utilisent la notion de "matière", qui ne semble pas avoir d'équivalent exact dans le vocabulaire critique moderne » (p. 22). Afin de mener à bien l'exploration de ces pistes, les contributions ont été réparties en six chapitres relativement équilibrés (on dénombre entre six et huit articles pour chacune des parties, à l'exception de la dernière qui n'en comporte que cinq).
- 5 Le chapitre liminaire, intitulé « Autour des emplois de *materia*, *matiere*, *mater* : Antiquité tardive, Moyen Âge, Renaissance », présente une orientation fortement lexicologique. Il se concentre en effet sur les emplois du mot « matière » en ancien français, ainsi que sur ses équivalents en langues anglaise et latine. Comme en témoigne le titre de cette partie, la réflexion s'inscrit au sein d'une diachronie assez large, depuis la fin de l'Antiquité jusqu'au XVI<sup>e</sup> siècle.
- 6 Sont ainsi envisagés, dans un premier temps, les emplois de *materia* en latin dans l'Antiquité tardive (Ioana Munteanu, « Matière subtile, matière non-corporelle, matière

abstraite chez les auteurs latins de l'Antiquité tardive »), ainsi que ceux qui en sont faits dans les arts poétiques médio-latins (Danièle James-Raoul, « La *materia* en question dans les arts poétiques médio-latins des XII<sup>e</sup> et XIII<sup>e</sup> siècles »).

- 7 Les usages du terme « matière » en ancien français constituent le deuxième axe d'investigation de ce chapitre. L'enquête emprunte trois pistes successives, chacune étant articulée autour de deux exemples présentés en miroir l'un de l'autre. En premier lieu, sont examinés les cas – souvent considérés comme fondateurs – de Chrétien de Troyes (Cristina Noacco, « Sens et nuances de *mati(e)re* dans l'œuvre de Chrétien de Troyes ») et de la « matière de Bretagne » (Hélène Bouget, « Matière de Bretagne et source : approche historiographique et critique »), dont l'expression aujourd'hui galvaudée a été cristallisée par la critique moderne. Viennent ensuite deux corpus fortement ancrés dans le prosaïque, ce qui permet d'apprécier la très manifeste articulation des valeurs concrète et poétique de la matière : les fabliaux, d'une part (Christine Ferlampin-Acher, « "Des fables fait on les fabliaux [...], Et des maters les canchons" : fabliau et *matiere* »), et le *Roman de Fauvel*, d'autre part (Laura Dumitrescu, « Sur la notion de matière dans *Le Roman de Fauvel* »).
- 8 Enfin, la lecture consécutive des deux derniers articles composant cette partie dessine une comparaison entre deux réalisations du terme « matière » en langue étrangère, c'est-à-dire dans une traduction en anglais (Irène Fabry-Tehranchi, « "*But now repeireth the tale to his mater*" : l'utilisation de "matiere" dans la traduction en moyen anglais du *Merlin* et de la *Suite Vulgate* ») et dans des arts poétiques italiens (Clément Auger, « Quelques commentaires sur la matière poétique : Cristoforo Landino, Pic de la Mirandole et quelques autres »).
- 9 Ces articles liminaires mettent en évidence la grande plasticité du terme : à la fois corporel et incorporel, celui-ci s'inscrit dans une histoire qui témoigne d'un glissement de l'un à l'autre. Soumis à des influences plurielles, de l'héritage gréco-romain en passant par la théologie chrétienne qui contribue largement à le modeler, le concept de matière fait l'objet d'appropriations, de réappropriations, d'adaptations constantes et progressives depuis l'Antiquité jusqu'à la Renaissance. Celles-ci semblent aller, de manière concomitante et non exclusive, dans le sens d'un enrichissement progressif des acceptions conférées au terme et d'une spécialisation de celui-ci, en particulier lorsqu'il s'inscrit au sein de corpus spécifiques (ce que montrent bien les articles de Cristina Noacco, de Christine Ferlampin-Acher, d'Irène Fabry-Tehranchi et de Clément Auger).
- 10 Prologomènes indispensables à toute étude approfondie sur le concept de matière en ce qu'ils permettent de le saisir sous l'angle lexicologique – et donc tout à la fois d'en circonscrire les emplois et de mesurer la riche diversité de ses acceptions –, ces travaux introductifs établissent des bases solides pour la réflexion à venir dans les parties suivantes. Particulièrement bien mené, ce chapitre offre conjointement une lecture aisée et une argumentation convaincante, grâce à sa construction en articles-miroirs qui tisse des transitions naturelles et fluides entre chaque contribution. Il livre surtout, en couvrant une vaste plage temporelle, un condensé des problématiques abordées dans la suite de l'ouvrage.
- 11 Prolongement direct et naturel de ce chapitre liminaire, la deuxième partie s'attache à mettre en évidence l'articulation entre le sens concret et le sens littéraire de « matière » au Moyen Âge, comme le montre l'intitulé : « De la matière matérielle à la

matière littéraire ». Les angles d'approche adoptés en vue de la démonstration sont divers et variés.

- 12 Ils envisagent partiellement des œuvres et des objets non littéraires, au travers des articles de Ioan Pânzaru (« Le démembrement des saints. Matière sacrée et pratique de piété au premier Moyen Âge ») et d'Estelle Ingrand-Varenne (« Des inscriptions sans matière ? Foulcoie de Beauvais et Baudri de Bourgueil, le paradoxe de la poésie à caractère épigraphique »).
- 13 L'iconographie forme également un pan important de la réflexion : en témoignent les contributions d'Andreea Apostu (« Les digressions courtoises et religieuses de la matière iconographique dans le ms. Bodley 264 et fr. 790 de la BnF du *Roman d'Alexandre* : le cas des filles-fleurs ») et de Cécile Voyer (« *Translatio* et processus créatif des œuvres visuelles aux X<sup>e</sup>-XI<sup>e</sup> siècles »). En effet, au sein des manuscrits, les productions iconographiques – qui constituent très concrètement des matérialisations par l'image – se combinent à la matière littéraire.
- 14 Le dernier axe d'investigation choisi consiste, lui, à déterminer comment les textes expriment les processus d'incorporation, de matérialisation, ainsi que la manière dont s'opère l'articulation entre le réel, caractérisé par sa matérialité, et le texte. Ces recherches sont illustrées par les articles de Quentin Vincenot (« Loup-garou et matière arthurienne : la peau du loup-garou, une entrée en matière »), de Jean-Jacques Vincensini (« Le réel du roman dit "réaliste" : de la *mimèsis* à la pensée symbolique ») et de Juliette Bourdier (« La "matière" d'Enfer, *senefiance* syncrétique et polyphonie littéraire »).
- 15 C'est donc bien l'articulation entre matériel et immatériel, entre concret et abstrait, qui forme le cœur de la réflexion au sein de cette deuxième partie. L'intérêt principal de ce chapitre réside dans son hétérogénéité : la variété des objets envisagés offre une vision diversifiée et riche de la question de la matérialité. À ce titre, les articles se concentrant sur le problème spécifique du matériau sont très éclairants. À travers deux études de cas (Foulcoie de Beauvais et Baudri de Bourgueil), la contribution d'Estelle Ingrand-Varenne permet de mettre au jour deux stratégies distinctes vis-à-vis de la matière de l'épithète : un mouvement d'émancipation et, à l'inverse, une dynamique d'amplification. Au bout du compte, c'est la polyvalence et la souplesse de la matière qui se voient ainsi soulignées. Particulièrement stimulant, l'article de Quentin Vincenot se focalise sur le loup-garou au sein de la matière arthurienne, afin de mettre en évidence la coloration singulière dont se teinte le motif lorsqu'il s'inscrit dans ce corpus spécifique. Ce faisant, il offre une réflexion sur le problème de la matérialisation métamorphique. Lié à la thématique du mari trompé et à celle de l'infidélité monstrueuse de l'épouse, le loup-garou arthurien présente la particularité de se métamorphoser nu ; or dans la mesure où la peau du loup-garou permet de circonscrire le monstre, son absence rend nécessairement l'être lupin plus inquiétant que ses cousins issus d'autres corpus. Par le truchement de la *translatio* iconographique, Cécile Voyer, quant à elle, souligne la proximité existant entre les processus créatifs littéraire et visuel : en se fondant sur une remise en cause de la dialectique modèle/copie servant généralement de cadre conceptuel pour penser la création iconographique médiévale, elle démontre que la capacité de mémorisation des enlumineurs est telle qu'ils incorporent les œuvres qu'ils observent, au point de se forger un répertoire visuel mental qui leur sert de réservoir où puiser leurs idées et produire leurs propres images.

- 16 Incontournable dans une étude approfondie de la notion de matière, annoncé dès l'introduction comme une étape indispensable du raisonnement, le troisième chapitre de l'ouvrage s'intéresse aux « [d]éfinitions, limites et dépassement des matières de Jean Bodel ». Pour ce faire, la démarche consiste d'une part à questionner les matières bodéliennes à travers le prisme de leurs marqueurs spécifiques (tels que les noms propres et les motifs, par exemple) ainsi que du caractère problématique de leur définition, et d'autre part à mettre en lumière d'éventuelles nouvelles matières n'apparaissant pas dans le schéma tracé par le trouvère arrageois.
- 17 La première moitié des contributions composant cette partie se concentre sur les définitions et les limites des matières. Ainsi, les articles d'Adeline Latimier (« Le nom et la *matiere* dans le roman arthurien tardif en vers »), de Jérôme Devard (« La vision généalogique structurante de la matière de France : quand la "geste" s'oppose au "cycle" ») et d'Anne Berthelot (« Matière de Bretagne, matière d'Arthur, matière de Merlin : *a matter of opinion* ») interrogent-ils les contours, l'organisation interne, et finalement la légitimité de la matière de France et de la matière de Bretagne (surtout, concernant cette dernière, en regard de la matière arthurienne).
- 18 La seconde moitié, quant à elle, tente de circonscrire de nouvelles matières occultées par la tripartition bodélienne. C'est ainsi qu'émergent une matière d'Alexandre le Grand liée à l'espace grec (Catherine Gaullier-Bougassas, « L'absence de la Grèce dans la trilogie des "matieres" selon Jean Bodel et les conquêtes de la "matiere" d'Alexandre le Grand »), une matière de Jérusalem (Karin Ueltschi, « La matière de Jérusalem : les raisons d'une omission ou l'exégèse de la rose ») et une matière agonale (Cătălina Gîrbea, « "D'amour, d'armes et de joie est ma *matiere*" : y a-t-il une matière agonale au Moyen Âge ? »).
- 19 Véritable tournant de l'enquête menée au sein de ces actes, ce troisième chapitre creuse encore un peu plus le sillon de la réflexion afin de toucher au cœur du sujet : battre en brèche les postulats éculés sur la notion de matière médiévale et s'affranchir de la classification bodélienne. Dans cette perspective, l'article de Jérôme Devard, ambitieux et stimulant<sup>5</sup>, repose à nouveaux frais la question du cycle et de la geste à travers l'exemple de la matière de France. Selon l'auteur, et à rebours de ce qu'affirment nombre de critiques modernes, le cycle ne saurait être perçu comme un critère d'unité de cette matière spécifique ; au contraire, c'est la notion de geste, et donc de parenté, qui constitue le seul élément structurant de la matière de France. Anne Berthelot adopte une démarche similaire de déconstruction des idées reçues : remettant en cause la pertinence de la (très largement admise) « matière de Bretagne » dont l'homogénéité supposée vacille face à la mise au jour de diverses sous-matières (à l'image de celles de Tristan, d'Arthur ou encore de Merlin), Anne Berthelot prend le contre-pied du réflexe inclinant logiquement à lire cette matière sous l'angle du système des poupées russes, selon lequel la matière de Bretagne englobe la matière arthurienne, qui inclut à son tour la matière merlinienne. En lieu et place, elle propose d'analyser l'ensemble en « taches » et en « massifs » (p. 315) reliés par « une intersection plus ou moins ample selon les critères appliqués » (p. 314). La conséquence logique qu'elle en tire pour la « matière de Bretagne » est la suivante : « si on a une catégorie assez vaste pour accueillir des textes en définitive *distants*, elle est *ipso facto* trop vaste pour servir à quelque chose et pour permettre de tirer des conclusions éclairantes de cette appartenance commune » (p. 314). De son côté, Cătălina Gîrbea s'emploie à mettre en lumière des récits de combats et de tournois (qu'ils soient réels

ou allégoriques), afin de les regrouper dans une matière qualifiée d'« agonale » ; la réflexion vise à excéder l'étroit cadre posé par Jean Bodel pour faire la preuve que la notion de matière, loin de se définir exclusivement par un ancrage géographique ou une focalisation sur un personnage ou un objet, met plus largement en jeu des thèmes et des motifs qui se combinent à chaque fois de manière originale selon les choix effectués par chaque auteur.

- 20 Ce chapitre ayant ouvert la voie au dépassement de la tripartition bodélienne, c'est tout naturellement que la quatrième partie se penche de plus près sur les cas de « [t]ransgressions, [d']hybridations et [d']interférences ».
- 21 Au fond, derrière les exemples examinés dans ce cadre, c'est le statut de la fiction qui s'érige en horizon épistémologique de la réflexion – comme le souligne bien le titre de l'article de Myriam White-Le Goff, « Romans de Mélusine : transgression des "matières" et conception de la "fiction" » –, en particulier à travers les genres qui la composent. C'est ce que montrent efficacement les contributions de Lucilla Spetia (« Le creuset du roman médiéval : l'interférence des genres dans *Yvain* et dans *Partonopeus de Blois* »), de Géraldine Toniutti (« Les peintures troyennes dans *Escanor* de Girart d'Amiens : un cas d'interférence des matières au XIII<sup>e</sup> siècle »), ou encore de Claudio Galderisi (« Les chameaux d'Aristote et la geste romanesque de *Beuve de Hamptone* »).
- 22 Ces situations de chevauchements, de confusions et finalement de bigarrures peuvent même donner lieu à une forme de concurrence entre les matières ainsi réunies dans un même corpus. En témoignent les contributions d'Alexandra Ilin (« Rivalité des matières dans le *Tristan en prose* ») et de Luminița Diaconu (« Concurrence et degrés d'assimilation des matières dans deux romans du XIII<sup>e</sup> siècle : *Guillaume de Dole* et *Flamenca* »).
- 23 Enfin, ces processus peuvent conférer à la matière un statut particulier où elle devient le protagoniste d'une œuvre au ton décalé (comme le prouve l'article de Natalia Dolgorukova, « Bakhtine et le *Lay dou Lecheor* : quand la matière devient "héroïne" d'une parodie ») ou est, du moins, aux prises avec une certaine ironie (Christine Ferlampin-Acher, « *Laurin* : li contes de Bretagne sont sage et de sens aprendant ? »).
- 24 Dans cette quatrième partie du volume, la contribution de Géraldine Toniutti est peut-être l'une des plus éclairantes : par le truchement du cas d'*Escanor*, œuvre de Girart d'Amiens, elle livre une étude qui non seulement rend compte des pratiques d'interférences au XIII<sup>e</sup> siècle, mais permet surtout de mesurer le degré de conscience qu'avaient les médiévaux du cloisonnement des matières et d'apprécier la manière dont les auteurs ont progressivement fait un usage de plus en plus libre de la matière, afin de ne plus l'associer systématiquement à un genre précis. Aussi « [l]a notion de matière et la hiérarchie des contenus [ne] paraissent[-elles] pertinentes [que] lorsqu'on adopte le point de vue du récepteur et que l'on considère l'effet produit par l'interférence, qui bouleverse le cadre initial de référence pour renouveler la lecture du roman et en synthétiser les codes d'écriture » (p. 416). La transition est alors toute trouvée avec l'article de Claudio Galderisi qui, en se penchant lui aussi sur l'articulation entre matière et genre, détermine une nouvelle catégorie esthétique qui échappe à toute tentative de classement moderne. Présentant une véritable mosaïque de références, le texte intitulé *Beuve de Hamptone* soulève en effet des problèmes considérables au niveau de l'identification de la matière et du genre auxquels il se rattache. L'objectif de ce travail consiste à essayer de définir un cadre à ce récit composite et protéiforme assimilé à un « chameau » littéraire (c'est-à-dire à une œuvre



caractérisée par son hybridité) et, finalement, à une « geste romanesque » dans la mesure où il croise célébration dynastique et visée à la fois divertissante et édifiatrice (p. 430). Dès lors, l'horizon d'une partie de ces textes au croisement de multiples influences et mêlant des univers *a priori* distincts semble bien être l'ironie, à l'instar de *Laurin*, véritable somme des merveilles mensongères issues des matières de Rome et de Bretagne (Christine Ferlampin-Acher).

- 25 Le cinquième chapitre de l'ouvrage se concentre sur des écrits qui, bien que ne pouvant être regroupés dans une catégorie unique, homogène et cohérente, présentent malgré tout une affinité thématique articulée autour de la religion et de la spiritualité. Aussi ne parviennent-ils pas à trouver leur place au sein de la classification bodélienne : leur ancrage spécifique interroge d'une manière à la fois neuve et déterminante le rapport à la matière. En effet, parce qu'elles visent à une universalité qui leur permet de revendiquer le privilège de la vérité, ces œuvres prétendent à une position surplombante. Autrement dit, si le prologue de la *Chanson des Saisnes* dessinait déjà une hiérarchie entre les matières de Bretagne, de Rome et de France, l'entrée en scène d'un corpus touchant au sacré (« Matière du Graal, matière biblique, matière hagiographique, matière de Jérusalem ») conduit non seulement à mettre en relation les notions de « matière, religion et spiritualité », mais aussi à redessiner l'échelle des valeurs : là où, chez le trouvère arrageois, la matière de France surpassait les deux autres, ce sont désormais, dans le système dessiné par les textes, les œuvres à forte dimension spirituelle qui surplombent toutes les autres, car elles sont considérées comme supérieures à ces dernières par leurs auteurs.
- 26 Comme le titre du chapitre l'indique, il s'agit d'abord de définir une « matière du Graal » avec les contributions de Mihaela Voicu (« La spiritualisation de la matière dans les romans du Graal »), de Karine Bougie (« La *matere du Saint Graal* et ses auteurs ») et de Susanne Friede (« Les débuts d'une matière : approches définitoires et éléments constitutifs de la "matière du Graal" »).
- 27 Vient ensuite la « matière biblique » avec les articles de Brîndușa Grigoriu (« *Adam-Tristan* au XII<sup>e</sup> siècle : une matière biblique ? ») et de Jean-Marie Fritz (« La *matiere* biblique selon Évrart »).
- 28 En dernier lieu, sont définies la « matière hagiographique » et la « matière de Jérusalem », à travers les contributions d'Edina Bozoky (« Les sources non écrites de la matière hagiographique dans les livres des miracles de Grégoire de Tours »), de Daniela Mariani (« Matière, *exempla* et sermons : le cas de la *Vie des Pères* ») et de Marie-Geneviève Grossel (« De la *materia* hagiographique à la *matiere* romanesque ? Quelques questions autour de la translation romane des *Vitae* de Jérôme (Paul l'Ermite/Hylarion/Malchus) »).
- 29 Très bien construite, cette partie se révèle rapidement indispensable en ce qu'elle permet de remettre à sa juste place un corpus à la fois vaste, dense et fondamental, pourtant complètement escamoté dans la classification bodélienne. À ce titre, l'article de Susanne Friede propose une hypothèse pour le moins audacieuse qui consiste à lire la « matière du Graal en cours de genèse » (p. 500) comme une « vraie menace » (compte tenu de « sa référence aux autorités cléricales et à l'Histoire sainte » qui « renforce et garantit son influence, son impact et la portée de son message ») vis-à-vis des autres déjà existantes – et en particulier de la matière de France, « seule vraie matière » selon Jean Bodel (p. 501). Autrement dit, l'écriture du prologue de la *Chanson des Saisnes* serait liée au contexte d'apparition de cette matière du Graal, tout en étant



« révélat[rice] du fait que l'autorité des trois anciennes matières était encore (ou de nouveau) faible et que leur équilibre était instable » (p. 501). De son côté, Jean-Marie Fritz s'intéresse également à ces rapports de concurrence et de rivalité, mais au lieu de les situer entre les matières bodéliennes et les autres (comme le fait Susanne Friede), il les décèle entre les notions de matière et de sens. Partant du cas de la *Genèse* d'Évrat, il démontre que, contrairement à l'*Historia scolastica* de Pierre le Mangeur où la *materia* constitue un aboutissement, elle est un point de départ chez Évrat : la matière incarne en effet la lettre du texte biblique, par opposition aux sens qui lui sont conférés. Ce faisant, « matière et sens sont dans une relation d'alternance [...], plus que dans le rapport dialectique qui était celui de Chrétien de Troyes dans le prologue de la *Charrette* » (p. 525).

- 30 Quant à la sixième et dernière partie, elle est consacrée à l'examen des emplois spécifiques de « matière » renvoyant à des poétiques d'auteur, comme le montre son intitulé (« Matières et poétiques »). L'enquête s'attache tout particulièrement à la lyrique et à l'allégorie qui n'ont pas été incluses par Jean Bodel dans sa classification. Il s'agit sans doute de l'un des chapitres les plus stimulants de l'ouvrage. Son intérêt tient à son parti pris épistémologique : loin de poser le concept de matière comme une notion normative ou de se focaliser uniquement sur un moment bien précis du processus créatif, il vise à démontrer que le terme « matière » permet à lui seul, par sa plasticité, de saisir l'intégralité de l'activité de création, depuis son commencement jusqu'à sa clôture, ainsi que ses nombreuses modalités.
- 31 Si les articles présentés peuvent envisager la matière de façon assez globale (par exemple, celui de Vladimir Agrigoroaei, « Quelle matière pour quelle *translatio* ? L'héritage sympériphérique de l'Antiquité dans certains textes français du XII<sup>e</sup> siècle », ou encore celui de Silvere Menegaldo, « Erreurs en la matière ? À propos du recours parfois déroutant à la référence mythologique (ou non) dans la poésie lyrique au XIV<sup>e</sup> siècle », ce sont surtout les poétiques singulières d'auteurs individuels qui font ici l'objet de la plus grande attention : ainsi de la contribution d'Anna Loba, qui se penche sur le rapport particulier de Philippe de Mézières à la matière sacrée (« Un "rude" écrivain face à une matière "soutile" : Philippe de Mézières et son *Livre de la vertu du sacrement de mariage et reconfort des dames mariées* »), ou encore de celles de Sarah Delale (« Matière à nouvelles lectures : l'imaginaire de la composition littéraire chez Christine de Pizan ») et de Fabienne Pomel (« Matière et geste créateur chez Christine de Pizan dans *Le Chemin de longue étude* et *L'Advison Cristine* : génération des êtres, engendrement de l'œuvre ») qui, de leur côté, s'intéressent toutes deux à la poétique de l'une des plus grandes figures féminines d'expression française.
- 32 C'est bien l'idée d'un renouvellement de la perception et de la conception de la matière par le truchement de poétiques autoriales individuelles qui domine cette ultime partie venant clôturer la réflexion. Plus encore : se dessine en filigrane la pensée selon laquelle ce renouvellement d'un cadre général par des pratiques scripturales singulières contribue à donner à la « littérature française » ses lettres de noblesse. En effet, la matière concourt à construire la figure du poète au Moyen Âge, notamment à travers le syntagme « ma matière ». Employé de plus en plus fréquemment à mesure que l'on s'achemine vers la fin de l'époque médiévale, où la figure autoriale connaît une forte promotion, celui-ci met en avant le nom du poète lui-même, davantage que celui d'un lieu ou d'un personnage. Ce processus vise à dessiner une voie médiane entre la création proprement dite (qui, au Moyen Âge, relève du divin) et le travail de

l'artisan (plus proche de celui de l'auteur). Aussi passe-t-on tout naturellement de l'étude de Silvère Menegaldo (qui, en se fondant sur les emplois parfois déconcertants de références mythologiques entre culture savante et culture populaire, tire la double conclusion de la grande liberté d'invention revendiquée par les poètes et de la construction de la dignité de la littérature d'expression française, qu'elle soit « sérieuse » ou « plaisante ») à celle de Sarah Delale : cette dernière propose, à travers le prisme de la poétique christinienne, une interprétation quasi-idiosyncrasique de la matière. Chez Christine, la matière englobe tout à la fois la forme et le fond, l'hyper et l'hypotexte, dans une vision du travail littéraire qui expose ses différentes étapes. Au bout du compte, il s'agit de modéliser l'activité scripturale comme la transcription d'une nouvelle lecture impliquant aussi bien la réception que l'auctorialité, et toujours guidée par l'« *ymaginacion* ».

- 33 Très bien menées, précises et synthétiques, les conclusions rédigées par Christine Ferlampin-Acher et Cătălina Gîrbea reprennent pour les tisser ensemble les fils épistémologiques déroulés tout au long de l'ouvrage. Toutefois, et en dépit de ce que leur intitulé pourrait laisser penser, ces conclusions ne se veulent pas, pour le dire en un mot, conclusives. En effet, elles n'affichent nullement l'ambition d'aboutir à une réponse définitive, univoque et dogmatique sur la question de la matière. Plutôt que de livrer une solution sans ambiguïté au problème, elles prétendent simplement dresser un bilan des pistes explorées dans les différents articles. Ce faisant, elles débouchent sur un état des lieux de la recherche autour de la matière médiévale dont elles s'emploient à mettre en relief les lignes de force.
- 34 S'ouvrant sur le constat de la grande « densité sémantique » du mot « matière » (la formule, originellement de Ioana Munteanu à la p. 37, est reprise par les coordinatrices à la p. 661), cet épilogue rappelle néanmoins que, si la postérité a principalement associé la notion médiévale de matière au nom de Jean Bodel, c'est que l'écho rencontré par le classement de ce dernier auprès de la critique moderne a été bien plus grand qu'au Moyen Âge. Il faut dire que cette répartition a initialement été forgée pour des raisons avant tout politiques et idéologiques, liées non seulement au contexte historique des années 1200, mais aussi à la production littéraire de cette période ainsi qu'à la poétique personnelle de Jean Bodel. Il ne s'agit donc en aucun cas d'un énoncé neutre, mais bien d'un discours orienté. Preuve est ainsi faite de la nécessité de remettre en cause la légitimité de cette classification en tant que cadre conceptuel.
- 35 La voie est alors ouverte à la critique structurelle de ladite répartition. Elle porte sur deux points principaux : le caractère pour le moins flou de la délimitation des matières définies par l'auteur de la *Chanson des Saisnes*, et la restriction de la classification à trois espaces seulement (ce qui conduit à occulter une part considérable de la production littéraire médiévale). Surtout, le paradigme bifront révérence/concurrence se révèle particulièrement opérant pour penser la matière : celle-ci constitue en effet simultanément « ce dont le poète hérite et ce qu'il transforme et dont il s'écarte » (p. 664). Cet apparent paradoxe donne lieu à des relations d'émulation et de rivalité entre poètes ou entre œuvres, et même à des lectures parodiques de la matière. Si une telle dynamique explique les nombreux cas d'interférences entre les matières, elle permet essentiellement de poser à nouveaux frais la question cruciale des rapports entre matière et genre littéraire. Ainsi se voit justifiée l'existence de textes hybrides, ces fameux « chameaux » identifiés par Claudio Galderisi : véritables témoins de la nature fondamentalement ambiguë, diverse et composite de la création littéraire au

Moyen Âge, ils incarnent un « entre-deux »<sup>6</sup> (« l'auteur choisissant d'insister soit sur le même, soit sur l'autre », p. 665), notion qui seule permet de sortir de l'insoluble dialectique matière/genre. Car au bout du compte, aucune conclusion générale n'est possible, dans la mesure où le terme « matière » est polysémique, et la notion de « genre » anachronique<sup>7</sup>. Imparfait ou non, il n'empêche que le recours à la notion de matière n'est pas dénué d'apports certains. À travers le syntagme « ma matière », en particulier, « "[m]atière" ne correspond plus tant à des traits communs et repris, permettant d'identifier une œuvre, qu'à une désignation de celle-ci dans sa spécificité, son unicité » (p. 671) – ce qui revient à dire que la matière ne renvoie alors plus à une poétique générale, de genre ou de corpus, mais bien à la poétique d'un auteur singulier, voire d'une œuvre spécifique. Par conséquent, c'est surtout la grande plasticité du terme que les coordinatrices s'attachent à mettre en avant, sa polysémie constituant un outil formidable pour suggérer la création poétique dans ce qu'elle a d'ineffable et d'original, « au grand dam des critiques qui rêveraient d'une matière discriminante » (p. 672). La matière « entretient l'illusion que l'œuvre est classable et réductible à un ensemble de caractères déterminants et homogènes : cette définition ne résiste pas à la réalité mais a permis, derrière ce fantôme, à la diversité des pratiques de se déployer, sous couvert d'une désignation familière, jusqu'à ce qu'émerge enfin la revendication ouverte, par exemple chez Christine de Pizan, d'"une matière nouvelle" » (p. 672).

- 36 Au terme de ce parcours, il est donc possible d'isoler au moins quatre représentations de la matière (p. 670) : la matière au sens le plus général, abstrait et englobant du terme, qui échappe à toute forme de verbalisation ; des matières spécifiques dont le rôle est justement d'actualiser la matière première en autant de représentations (c'est précisément dans cette catégorie que s'inscrivent les matières isolées par Jean Bodel) ; une matière diffuse, pouvant revêtir une forme soit très matérielle, soit orale ; enfin, la matière du poète (correspondant au syntagme « ma matière »).
- 37 Au fil de la lecture, les qualités faisant la force de ces actes paraissent s'imposer telles des évidences et contribuent largement à la grande réussite du livre, dont on ne peut que souhaiter qu'il rencontre l'écho qu'il mérite amplement sur la scène de la recherche en médiévistique.
- 38 On soulignera en premier lieu l'organisation structurelle de l'ouvrage qui offre une vision à la fois synchronique et diachronique de la notion de matière : la première perspective est liée à la présentation même des articles, au sein desquels le point de vue adopté est toujours celui d'un moment précis sur l'échelle du temps ; la seconde tient à la progression globale du volume qui commence avec l'Antiquité et se termine avec la fin du Moyen Âge. Cette double perspective livre un panorama unique et dense sur la matière au Moyen Âge, complété par des ouvertures en amont et en aval de cette époque.
- 39 Un autre mouvement se dessine en parallèle de celui-ci : l'ouvrage est en effet soumis à un processus de singularisation qui fait progressivement passer le lecteur de considérations assez générales dans les trois premières parties à des études de plus en plus spécifiques et ciblées dans la seconde moitié du volume, qui vont finalement jusqu'à concerner les poétiques individuelles développées par des auteurs précis.
- 40 Il faut également saluer le soin particulier apporté aux transitions entre les articles ainsi qu'à l'ordre dans lequel se présentent les parties. De même, le sens du détail de certains travaux contribue incontestablement au caractère extrêmement convaincant de la grande majorité des démonstrations.

- 41 Mais c'est surtout la diversité des points de vue adoptés qui constitue la véritable richesse du livre. En effet, l'examen se fait tour à tour thématique, technique, théorique, lexicologique, iconographique ou encore épigraphique, reflet d'une véritable interdisciplinarité. Celle-ci se double d'une internationalité des contributeurs et contributrices (issus entre autres de France, de Roumanie, d'Italie, d'Autriche, de Pologne, de Russie, des États-Unis) dont on ne peut que se féliciter, tant elle permet de comparer des aires linguistiques, culturelles et historiques différentes, et de confronter des approches méthodologiques variées.
- 42 Enfin, si tous les articles de ces actes sont de très haute tenue, il importe de souligner en particulier la grande qualité des travaux soumis par les jeunes chercheurs et chercheuses, en doctorat ou ayant soutenu leur thèse peu avant de participer aux colloques donnant lieu à la présente publication. L'honneur en revient sans doute partiellement aux coordinatrices qui se sont manifestement attachées – et avec succès – à faire entendre la voix de la jeune recherche en études médiévales. Ce n'est d'ailleurs peut-être pas un hasard si la toute dernière référence bibliographique mentionnée dans la partie conclusive du volume renvoie aux actes à paraître d'une journée d'étude organisée par des membres du groupe de jeunes chercheurs médiévistes *Questes*<sup>8</sup>.

---

## NOTES

1. *Les Genres au Moyen Âge. La question de l'hétérogénéité*, dir. Hélène Charpentier et Valérie Fasseur, *Méthode ! Revue de littératures française et comparée*, 17, 2010.
2. *Les Genres littéraires en question au Moyen Âge*, éd. Danièle James-Raoul, Bordeaux, Presses Universitaires de Bordeaux (*Eidolon* 97), 2011.
3. Ces recherches sont d'ailleurs rappelées au sein de l'ouvrage, ce que nous nous permettons également de faire ici : Douglas Kelly, *The Art of the Medieval French Romance*, Wisconsin, University of Wisconsin Press, 1992 ; Richard Trachsler, *Disjointures-Conjointures. Étude sur l'interférence des matières narratives dans la littérature française du Moyen Âge*, Tübingen, Francke, 2000 ; Rita Copeland, *Rhetoric, Hermeneutics and Translation in the Middle Ages*, Cambridge, Cambridge University Press, 1991 ; César Dominguez, *El Concepto de Materia en la teoria literaria del Medievo. Creación, interpretación y transtextualidad*, Madrid, Consejo Superior de Investigaciones Científicas, 2004 ; Pio Rajna, *La Materia e la Forma della Divina Commedia*, Florence, Le Lettere, 1998.
4. « Ne sont que .iii. matieres a nul home antandant : /De France et de Bretagne et de Rome la grant ; /Et de ces .iii. matieres n'i a nule semblant. /Li conte de Bretagne sont si vain et plaisant ; /Cil de Rome sont sage et de san aprenant ; /Cil de France de voir chascun jor apparant. » (Jean Bodel, *La Chanson des Saisnes*, éd. Francisque Michel, Paris, 1839, v. 6-11).
5. Signalons néanmoins un petit défaut lors de la mise en page qui conduit à une confusion entre les parties et les sous-parties organisant la réflexion.
6. On notera l'importance de ce choix terminologique qui résonne avec celui d'un autre ouvrage, dont la parution est contemporaine de celle de *Matières à débat* et que l'on doit à Dominique Boutet : *Poétiques médiévales de l'entre-deux, ou le désir d'ambiguïté*, Paris, Champion, 2017. Le fait que deux travaux majeurs s'articulent autour de la même notion d'« entre-deux », et ce dans une

visée similaire (qui consiste à échapper au piège des catégories pré-construites et « plaquées » telles quelles sur la littérature médiévale comme autant de grilles de lecture rigides), est symptomatique d'une convergence des interrogations épistémologiques actuelles concernant les concepts de « genre littéraire » et de « matière ».

7. Comme l'écrivent très justement les coordinatrices, « l'adaptation d'un mot médiéval (qui de plus ne recouvre pas une notion unifiée) à une catégorie moderne est peut-être finalement un exercice vain et il nous faut nous contenter d'approximations, le Moyen Âge restant à la fois autre et méconnu. Nous aurons certainement perdu le Moyen Âge le jour où nous pourrions lui appliquer le mot "genre" : au rythme où va l'histoire, cela se produira – si cela doit se produire – quand la notion de genre littéraire aura perdu de son efficacité actuelle et sera devenue à son tour étrangère, et le gain sera maigre » (p. 667).

8. *Créer. Créateurs, créations, créatures au Moyen Âge*, dir. Élise Banjenec, Florian Besson, Julie Pilorget et Viviane Griveau-Genest, 5-6 juin 2015.